Document generated on 07/13/2025 2:40 p.m.

Lurelu

Écrire et se renouveler en temps de pandémie…

Amélie Bibeau

Volume 43, Number 3, Winter 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/94744ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bibeau, A. (2021). Écrire et se renouveler en temps de pandémie…. *Lurelu*, *43*(3), 15–16.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Écrire et se renouveler en temps de pandémie…

Amélie Bibeau, AEQJ

La précarité du statut d'écrivain n'est plus à démontrer. De nombreuses études le rappellent : un faible pourcentage des gens qui écrivent réussira à publier et, de ce nombre, seul un autre faible pourcentage fera des ventes suffisantes pour en vivre.

Être écrivain, au Québec, est très exigeant. Rares sont ceux qui vivent de leurs redevances. D'ailleurs, parmi diverses sources de revenus, souvent il s'agit là de la plus maigre. Les écrivains reçoivent 10 % du prix de vente de leur livre en guise de redevances. Or, considérant que la moyenne des ventes d'un titre au Québec est d'environ 200 exemplaires, on convient qu'il y a là tout juste de quoi se payer une épicerie… Il faudrait donc, pour en vivre, être très prolifique et publier des dizaines de titres!

Ainsi, les écrivains pour la jeunesse n'ont d'autre choix que de porter de nombreux chapeaux : rédaction à la pige, animations dans les écoles, révision de textes, enseignement ou suppléance, conférences, etc. L'imagination fertile des auteurs leur est utile, puisqu'ils doivent rassembler tous leurs talents, se vendre et se renouveler sans cesse afin d'obtenir un salaire acceptable.

Jugeant cela trop épuisant et angoissant, une majorité d'écrivains, dont je fais partie, ont un autre emploi. Ils vont donc écrire durant leur temps libre, grappillant chaque minute à travers les nombreuses obligations de la vie…

En ces temps de pandémie, alors que tous les secteurs de la culture en arrachent, quelle est la situation du milieu du livre? Comment s'en sortent les écrivaines et écrivains pour la jeunesse? Doivent-ils se renouveler? Se «réinventer»? Comment les auteurs vivent-ils avec cette nouvelle réalité? Quelques membres de l'Association des écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ) ont bien voulu nous en parler.

La muse est-elle immunisée contre la COVID-19?

Si la fée des dents et le père Noël sont immunisés contre la COVID-19, qu'en est-il de la muse? Les écrivains pour la jeunesse ont-ils plus de mal à écrire? Il semble ici qu'il y ait deux camps opposés…

La muse comme exutoire

La pandémie a libéré du temps pour plusieurs d'entre nous. Écrire étant libérateur et parfois même thérapeutique, certains auteurs, dont je fais partie, ont écrit plus que jamais. Pour ma part, écrire me tenait loin de tout ce brouhaha médiatique, des complotistes, de la maladie, tous terriblement anxiogènes. Écrire me permettait de vivre ailleurs, dans un monde où tout cela ne se trouvait pas, et de créer des problèmes à mes personnages afin de pouvoir faire ressortir ce que je ressentais. Comme je suis hypocondriaque, il me fallait un exutoire.

Édith Bourget, auteure et artiste en arts visuels vivant au Nouveau-Brunswick, explique qu'elle a écrit davantage durant le confinement parce qu'elle a soudain eu beaucoup de temps devant elle : «Rapidement, la frontière a été fermée avec le Québec. Je me sentais prisonnière : finis les voyages. J'ai donc passé l'été dans mon jardin à regarder la succession des floraisons, à lire et à écrire. J'ai commencé un recueil de poèmes et un roman de science-fiction pour toucher à un nouvel aspect de mon métier.»

La muse muselée

Pour certains écrivains, la pandémie a eu l'effet inverse. Elle a étouffé leur créativité. Manon Plouffe, auteure pour la jeunesse, l'explique ainsi : «J'avais facilement la larme à l'œil, touchée par la mort et la maladie qui affectaient tant de gens, par notre vulnérabilité et notre impuissance. Tout ce que j'écrivais me semblait d'une banalité déconcertante. Pendant presque trois mois, je n'ai pas écrit une ligne qui valait la peine d'être retravaillée.»

Le même phénomène a atteint Aimée Verret, auteure pour la jeunesse. «Je n'écrivais presque plus, explique-t-elle. Je voyais toutes les publications être reportées, donc je me disais que les éditeurs n'accepteraient surement rien de nouveau pour un temps.» Cela l'a démotivée et elle a préféré mettre ses énergies ailleurs.

Annulation, report et mort prématurée…

Comme le mentionne Aimée Verret, plusieurs parutions ont été reportées, voire annulées. De plus, les livres parus en février et en mars 2020 n'ont pas connu une longue carrière. La fermeture des librairies pendant le confinement, et l'impossibilité de faire la promotion de leurs livres via les médias traditionnels qui ne s'intéressaient soudainement plus à notre travail, a fait mourir prématurément plusieurs ouvrages.

Pour ma part, mon roman *Style papillon*, publié chez Vents d'Ouest vers la fin de février, est mort dans l'œuf. Il en est de même pour Édith Bourget et son recueil de poésie *Comme un soleil ardent*, paru chez Soulières éditeur au début de mars. «Ce qui me désole, dit-elle, c'est que ce livre qui me tient à cœur n'aura eu aucune visibilité, qu'il est mort avant de naitre.» Même constat pour Manon Plouffe et son roman *Un cœur en cage*, paru chez Bayard Canada Livres en février.

Cela, sans compter les salons du livre qui n'ont pas eu lieu. Celui de l'Outaouais s'est tenu juste avant la pandémie et il a été le dernier… Les salons du livre de Trois-Rivières, de Québec et de Rimouski ont tous été annulés. À l'automne, cela s'est poursuivi avec les salons du Saguenay–Lac-Saint-Jean, en septembre, et celui de l'Estrie, en octobre, qui ont été remplacés par des activités sur

les réseaux sociaux. Le Salon du livre de Montréal, quant à lui, s'est «réinventé»…

Cela représente donc plusieurs animations annulées : encore une source de revenus qui disparait… Surtout, ces annulations nous privent des évènements qui nous permettent à la fois de rencontrer les lecteurs, de discuter entre écrivains, de nous faire connaitre de notre milieu et de vendre des livres… Il y a de quoi pleurer, littéralement.

La lecture en cadeau…

Certains éditeurs ont pensé bien faire en offrant des livres numériques en cadeau durant le confinement du printemps 2020. Offre fort bien accueillie par les lecteurs, cela va sans dire, mais moins bien par certains auteurs… Si certains éditeurs demandaient la permission à leurs auteurs avant de faire un tel cadeau (cadeau qui les privait eux aussi de redevances!), d'autres éditeurs le faisaient sans obtenir l'autorisation des principaux concernés.

Aimée Verret, qui avait du mal à écrire, a souhaité utiliser son temps pour faire la promotion de son travail. «J'avais décidé d'enregistrer une lecture de mon dernier roman jeunesse, raconte-t-elle. Je mettais un chapitre par jour sur YouTube. Mais, peu après, il y a eu des auteurs qui se sont indignés contre des demandes de travail gratuit. Comme je ne voulais pas encourager le travail gratuit des écrivains, j'ai masqué ma lecture peu de temps après sa mise en ligne.»

Évelyne Gauthier, auteure et éditrice, a vécu une situation similaire. Voyant qu'un de ses titres ne verrait vraisemblablement jamais le jour, elle a souhaité le mettre en ligne et l'offrir à ses lecteurs. «Finalement, mentionne-t-elle, pour ne pas nuire au mouvement, je l'ai mis sur Amazon à un prix très bas. Et honnêtement, cela ne m'a rien rapporté jusqu'à présent.»

Rencontres avec les lecteurs en temps de pandémie

Pour plusieurs écrivains, rencontrer les lecteurs est une source importante de revenus, mais surtout de satisfaction. Écrire étant un travail solitaire, ils et elles ont besoin de parler de leur travail avec leur lectorat. Magali Laurent, auteure pour la jeunesse, a trouvé une façon de rejoindre ses lecteurs : «Le contact avec mes lecteurs est vital pour mon processus créatif. Sans les salons du livre et les séances de signatures, j'ai ressenti un manque profond qu'il me fallait combler. J'ai donc pensé à offrir des rencontres virtuelles, gratuites, avec mes lecteurs ou des lecteurs potentiels.» Elle ajoute que ces rencontres fonctionnent à merveille et permettent de créer un lien plus profond avec ses lecteurs. «J'encourage d'autres auteurs à adopter ce nouveau mode de communication simple et efficace», conclut-elle. Mais tous ne sont pas aussi à l'aise avec les nouveaux moyens de communication.

En ce temps de pandémie, les auteurs se voient aussi privés de leur source de revenus principale : les animations scolaires. Puisqu'ils ne peuvent se rendre en classe, ils n'ont donc pas le choix de se familiariser avec les animations en mode virtuel. L'achat d'équipement, le stress et le manque de ressources ont rebuté certains auteurs qui se sont vus dans l'obligation de se chercher un emploi pour pallier ce trou supplémentaire dans leur bas de laine.

Pour Isabelle Larouche, auteure, conteuse et animatrice littéraire, c'est une carrière de rêve qui a duré plus de treize ans qui prend fin ou qui est «mise sur pause».

«À cause de l'incertitude covidienne, où tous mes beaux contrats ont disparu comme neige au soleil, j'ai dû délaisser une carrière de rêve qui me permettait de voyager de projet en projet, d'un océan à l'autre, pour redevenir enseignante à temps plein en français langue troisième à l'école iroquoise de Kanesatake.»

Évelyne Gauthier mentionne également avoir perdu 95 % de ses contrats et devoir se mettre en quête de nouveaux clients.

La réflexion se poursuit…

Sous prétexte de visibilité, de promotion, on invite souvent les auteurs à participer à leurs frais à diverses activités. Avant la pandémie, l'AEQJ se penchait sur la juste rémunération des écrivains dans les salons du livre. Avec la pandémie, c'est d'autant plus vital que cette réflexion se fasse. D'ailleurs, l'UNEQ a convoqué une rencontre avec les divers intervenants du milieu du livre sur le sujet, le 19 octobre 2020, et l'AEQJ en fait son cheval de bataille pour l'année à venir.

La situation actuelle pose donc beaucoup de questions essentielles et remet en jeu beaucoup d'irritants vécus par les écrivains. Aimée Verret avoue que la situation la force à réfléchir à des enjeux sur lesquels elle ne s'était pas vraiment attardée jusqu'à maintenant : «Je réalise que l'on attend de nous que nous soyons plus actifs sur les réseaux sociaux, que nous nous impliquions dans la promotion de nos ouvrages, mais tout ce temps investi, pour quels résultats? Quelques titres vendus? Je n'ai pas encore de réponse, mais je continue d'y songer.»

Elle n'est pas la seule… Nous y songeons tous.

Je vous invite à y réfléchir, vous aussi.